

**LIVRES**

# La rivière à revers

**De sa confluence avec le Rhône jusqu'à sa source dans la Vanoise : Antoine Choplin a remonté le cours de l'Isère. Le romancier a tenu le journal de cette longue marche à pied à contre-sens de la rivière.**

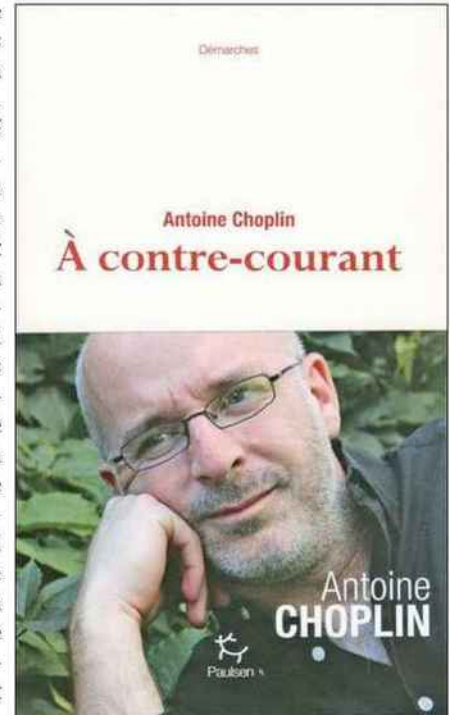
**RÉCIT** Retour aux sources, dirait la sagesse populaire. Retour amont, aurait plutôt dit René Char. Antoine Choplin parle, lui, tout simplement d'une démarche « à contre-courant ». De sa confluence avec le Rhône à Pont-de-l'Isère, dans la Drôme, jusqu'au « glacier matriciel » au-dessus de Val-d'Isère, en Savoie, le cours de l'Isère a été remonté, à pied, sur les quatre saisons. Antoine Choplin explique avoir voulu « éprouver un peu de l'écoulement du temps ». Il précise que, « remonter vers la source, c'est aller dans le sens des explorateurs ». Les explorateurs, souvent, sont aussi des archéologues. Antoine Choplin a remonté le lit de la rivière comme on remonte les ans. Jusqu'aux sources de l'Isère, à près de 3000 mètres d'altitude, dans le massif de la Vanoise, tout près de l'Italie. C'est là que l'auteur fit, enfant, ses premiers pas en haute montagne, en compagnie de son père. C'est donc un livre qui remonte à la fois dans l'espace et le temps. Une « anabase », pour dire comme Saint-John Perse, puisque Choplin accompagne sa marche par la lecture des poètes : Henri Michaux pour l'été, puis Francis Ponge, Hölderlin et Philippe Jaccottet à l'éveil du printemps. Et c'est effectivement aux poètes que l'on songe, en lisant le récit de Choplin : Jacques Réda, Jacques Roubaud ou, dans un autre ordre d'idées, André du Bouchet, ces aèdes du déplacement modeste, de la pensée péripatéticienne et de la déambulation versificatoire. Voilà donc un livre paisible, qui avance à la lenteur du pas.

**AVENTURES MINIATURES.** En une quinzaine de journées de marche au fil des saisons, Antoine Choplin a donc fait le trajet à l'envers, depuis la large rivière se jetant dans le fleuve jusqu'au torrent guilleret qui, tout là-haut, lui a donné naissance. Se faisant une règle de conduite de ne jamais s'écarter du cours d'eau, ou du moins de ne pas le perdre de vue, le marcheur est amené à traverser des lieux où la randonnée ne va pas de soi : chemins de halage, mais encore chantiers, banlieues d'agglomération... et bas-côtés chiches de routes nationales. Il franchit (à pied, bien entendu) les 1600 mètres du tunnel routier de l'Étroit de Siaix, pensum éprouvant ; et se fait

quelques frayeurs, en abordant le village de Chamousset, sous les invectives et les coups de klaxon des automobilistes exaspérés. Il mesure alors « l'incongruité de [sa] présence en tant que marcheur », au point d'« éprouver sa propre étrangeté dans l'œil des autres ». Il observe songeusement une jeune femme agenouillée en prière, dans la collégiale Saint-Barnard de Romans. Il est le seul client pour la nuit, à l'Hôtel des Voyageurs d'Izeron. À Port-Saint-Gervais, il converse avec un type qui a frôlé la mort, voudrait en faire un livre, mais ne se décide pas à s'y mettre, parce que « l'écriture [lui] casse les couilles ». Il s'offre une courte peur, sur le chemin de halage en direction d'Albertville, en croisant un type inquiet tenant un chien patibulaire en laisse. Et peu avant l'issue du voyage, à La Savinaz, il double un homme et une femme conversant à voix basse et leur imagine aussitôt une improbable romance amoureuse.

**MARCHE ET DÉMARCHÉ.** Chemin faisant, l'auteur goûte à « cette plénitude inhérente à la progression pédestre ». Il s'enivre de « ce sentiment flou, aux lisières de la conscience, [qui] est pour le marcheur un état de grâce ». Il apprécie cette lenteur méditative. Il avance, il remonte. Il marche et il écrit. Il confère au débit de ses mots la quiétude de son allure piétonne. Il discerne « avec netteté le parallélisme des processus, celui du marcheur et celui de l'écrivain ». Il progresse à petits pas, à mots comptés. Il compte sur la marche, pour questionner ses mots. Il mesure combien ces jours de latence le conduisent à s'interroger sur sa pratique du roman, ses rapports avec ses personnages, son engagement dans l'écriture. Il retourne en lui-même, alors qu'il se retourne sur ce filet d'eau appelé à devenir rivière. Il est en lui, il est au monde. ●

JEAN LOUIS ROUX



► À contre-courant, d'Antoine Choplin (éditions Paulsen, livre broché, 216 pages, 19,90 €).